

FLORENCE HERRLEMANN

L'appartement du dessous

ROMAN



SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES

CHARLESTON
POCHE

LAURÉAT DE 5 PRIX LITTÉRAIRES

CHARLESTON
POCHE

FLORENCE HERRLEMANN

L'APPARTEMENT DU DESSOUS

« Je ne me présente pas, pas tout de suite. Je m'expliquerai plus tard sur cette volonté que j'ai, parfois, de faire valser les usages. Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis sûre. »

Dans le petit immeuble parisien du Marais où elle vit depuis des lustres, Hectorine, 103 ans, voit un jour l'appartement du dessus investi par une nouvelle voisine. Pour souhaiter la bienvenue à Sarah, la vieille dame dépose une lettre sur le pas de sa porte. Cette missive sera suivie de beaucoup d'autres, retraçant peu à peu une incroyable traversée du xx^e siècle, entre le Cabourg de la Recherche, le Berlin du III^e Reich et le Paris de l'après-guerre.

Mais pourquoi toutes ces lettres ? « Un jour, vous saurez », promet la centenaire à Sarah qui se prend au jeu, intriguée par cette voisine invisible dont les confidences laissent percer l'aiguillon d'un douloureux secret...

Un roman épistolaire insolite, véritable hymne à la vie, à la transmission et à l'amitié entre générations.

Touche-à-tout, **Florence Herrlemann** a commencé par le théâtre, puis la musique, la sculpture, l'écriture scénaristique et la réalisation, avant de prendre la plume. *L'Appartement du dessous* est son deuxième roman, lauréat de cinq prix littéraires en France et en Belgique.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-978-4



9 782368 129784

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

L'APPARTEMENT
DU DESSOUS

© Éditions Albin Michel, 2019

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-978-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Florence Herrlemann

L'APPARTEMENT
DU DESSOUS

Roman

Albin Michel

*« Écrire est un acte d'amour.
S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture. »*
Jean Cocteau

« Tout homme qui marche peut s'égarer. »
Goethe, *Faust*

Paris, ce dimanche ensoleillé du 17 avril

Je ne me présente pas, pas tout de suite. Je m'expliquerai plus tard sur cette volonté que j'ai, parfois, d'envoyer valser les usages. Certains usages, pas tous, il va sans dire. Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis sûre.

Je ne vous donne pas la trentaine. Vous êtes une bien jolie fille. On a dû vous le dire un bon nombre de fois. Vous devez avoir du succès, d'où mon étonnement de vous savoir seule. Mais là n'est pas l'objet de cette lettre. Hier, je vous ai aperçue, et surtout, je vous ai entendue. Les emménagements sont toujours bruyants, mais comment peut-il en être autrement ? C'est ainsi. Vu le nombre impressionnant de cartons et de meubles que vous avez charriés avec vos « aides », je me demande comment vous vous y êtes prise pour faire rentrer tout ce barda dans un si petit appartement. J'ai vu beaucoup de petits cartons, c'est le format que l'on réserve au transport des livres. Vous êtes une lectrice, donc ! C'est une bonne chose. Bien sûr, il faudra me dire quels

genres littéraires vous affectionnez. Je ne vous imagine pas le nez plongé dans des romans de gare, ou quelque autre récit dégoulinant de bons sentiments. Je pourrai, si vous le souhaitez, vous suggérer des lectures. J'aime lire, je lis tout ce qui ne me tombe pas des mains. Éclectique, mais sélective ! J'ai également remarqué que vous appréciez les plantes vertes ; en revanche, je n'ai pas vu de chat trimbalé dans sa caisse. Nous avons tous un chat dans cet immeuble. Leur compagnie est apaisante et bénéfique. Ils aiment la musique et les étagères garnies de recueils. Quel étrange constat, les chats aiment les livres. Je ne sais combien de fois j'ai surpris Suzanne couchée sur le livre que j'étais en train de lire. Je la soupçonne de préférer cet inconfortable objet au moelleux de son coussin. Pas plus tard qu'hier, Ana, notre voisine, me racontait que Camillo, son chat, a pour habitude de s'installer juste en face d'elle, un peu comme un spectateur, aussitôt qu'elle s'apprête à jouer du violoncelle. Et la musique, l'aimez-vous ? Littérature, musique, chat. Voilà un triptyque essentiel au bon entretien de nos neurones. Quelque chose me dit que vous finirez par en adopter un. Vous me direz quand vous aurez trouvé le « fauve » de vos rêves afin que je vous prodigue quelques conseils avisés pour parfaire son éducation.

De mémoire, votre appartement est relativement clair. On m'a dit que les nouveaux propriétaires l'avaient totalement fait refaire. La semaine dernière, en revenant des courses, j'ai croisé des compagnons de l'entreprise de rénovation qui terminaient de nettoyer la cage d'escalier. Ici, comme vous avez pu le constater, il n'y a pas de gardienne.

Alors chacun prend soin de son mètre carré de palier. Cela fait partie des coutumes de l'immeuble. Nous ne sommes pas très nombreux et tenons à ce que notre petite copropriété reste agréable à vivre. Propre. Jusqu'à présent, cela a toujours très bien fonctionné, il n'est pas question qu'il en soit autrement. Vous ne me contredirez pas, j'en suis sûre.

Pour en revenir à votre nouveau « chez-vous », je l'imagine rénové de façon charmante. Vous devez avoir une jolie cuisine équipée, comme on dit. Bien commode quand on aime confectionner des petits plats. Moi je ne cuisine plus. Je me contente de peu. Une soupe de légumes, quelques fruits et parfois des laitages. Je suppose qu'on vous a également aménagé une salle de bains. Baignoire ou cabine de douche ? Les bains délassent, je vous l'accorde, mais ils contribuent au gaspillage d'eau et à l'assèchement de la planète. J'espère que vous faites partie de ceux qui la respectent, notre planète. Pour ma part, je vais aux bains. Aux bains-douches municipaux. Dans ce très vieil appartement que j'occupe depuis des décennies, il n'y a ni douche ni baignoire, vous l'aurez compris. Autrefois, aller aux bains était une sortie agréable. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. On y rencontre une nouvelle sorte d'usagers, beaucoup d'étrangers, des sans-papiers, des gens dans une situation vraiment précaire. C'est malheureux de voir ça. Du coup, cela devient moins plaisant de s'y rendre. Nous sommes encore une petite poignée d'amis à fréquenter les bains-douches. Nous n'avons pas le choix. Une fois que nous sommes bien propres, coiffés, parfumés, nous nous retrouvons chez Thérèse, la propriétaire du café éponyme,

qui se trouve à deux rues d'ici. C'est notre petit rituel. Nous nous regroupons autour d'une des tables du fond avec une bouteille de chablis, et là, comme on dit, nous prenons du bon temps ! Nous trinquons, nous sirotons, nous évoquons les souvenirs de jadis. En réalité, nous rabâchons les mêmes histoires, les mêmes anecdotes, sempiternellement ! Parfois, quand notre mémoire se joue de nous, nous brodons un peu. Il y en a toujours un pour le faire remarquer, alors nous rions, nous avons, heureusement, suffisamment d'humour pour nous moquer de nous-mêmes. Nous ne manquons pas non plus de critiquer le monde dans lequel nous vivons... Quelle époque ! Il y a de quoi s'inquiéter. Mais surtout, c'est la jeunesse que nous plaignons. Oui, comme on vous plaint ! Que faire d'autre ? Quand le sujet est épuisé, nous retournons à nos bavardages, tâchons de nous défaire de nos regrets puis, émus, grisés, chacun s'en retourne chez soi jusqu'à la fois prochaine. Je m'égare, car, encore une fois, ce n'est pas le sujet de ma lettre.

Revenons-en à vous. Je ne sais pas si vos propriétaires vous ont parlé de la précédente occupante. J'imagine que non. En général, les propriétaires taisent ce genre de tragédie. L'idée n'est pas de vous effrayer, ou de vous mettre mal à l'aise. Je me suis toujours engagée à dire les choses, que cela plaise ou non. Elles doivent être dites, un point c'est tout. Il me semble normal que vous sachiez. Donc, je n'irai pas par quatre chemins : avant vous, dans cet appartement, vivait une vieille femme. Vieille, sale, avare, seule et méchante. Vieille, c'est une certitude : elle a emménagé il y a très longtemps ; elle était déjà

âgée lorsqu'elle est arrivée, alors forcément, avec le temps cela ne s'est pas amélioré. Sale, sans aucun doute : elle laissait traîner ses sacs-poubelle sur le palier, souvent ouverts et débordant de détritux, et ce parfois plusieurs jours durant. Elle attendait que nous soyons suffisamment incommodés par l'odeur pour les descendre à sa place. L'ordure. Croyez-le ou pas, je n'ai jamais cédé. Jamais je n'ai ramassé ses poubelles. Avare, je vous le certifie, à la période des étrennes, il ne fallait pas compter sur elle pour donner la pièce aux pompiers ou aux éboueurs. Elle leur ouvrait la porte, les regardait avec ce drôle de regard en biais qui la caractérisait, puis refermait la porte sans un mot. La vieille bourrique avait les poches pleines d'oursins ! Méchante, c'est ce que je suppose. À vrai dire, je ne la connaissais pas personnellement, même s'il m'arrivait de la croiser parfois, comme on croise ses voisins, mais elle ne desserrait pas les lèvres, ne m'adressait pas même un salut en guise de bonjour. Et puis toujours ce même regard de biais. Une caricature, l'exacte réplique de la truculente Carmen Cru, connaissez-vous Lelong ? Cette bande dessinée est désopilante à souhait !

Seule, assurément. Sauf le jeudi, il est vrai. À heure fixe, une autre vieille femme venait lui rendre visite. Elle repartait toujours en pleurs. J'en avais déduit qu'il devait s'agir d'un membre de ce qui lui restait de famille, peut-être une cousine, une sœur, car enfin qui aurait pu supporter d'être rabroué de la sorte s'il n'y avait pas autre chose, un lien de parenté ou même un lien de consanguinité, qui sait ? Je médis, je médis. La visiteuse, en plus d'être mal fagotée, avait en permanence collé sur

le visage un insupportable air niais. Et puis voilà qu'un beau jour, cette pauvre femme toujours à se moucher et à essuyer ses larmes s'est mise à hurler en tambourinant à toutes les portes. Elle suppliait qu'on appelle les pompiers. La vieille avait trépassé. Elle était morte, seule, étouffée par sa vomissure, m'a raconté un voisin, quelle fin écœurante, triste et écœurante. Honnêtement, cet épisode sordide nous aura remué le sang.

Voilà l'essentiel de ce que vous devez savoir. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas de celles qui appliquent les usages à la lettre : je les applique certes, mais dans un ordre qui est le mien. Cette petite rébellion me procure quelques joies. J'occupe l'appartement qui se trouve juste en dessous du vôtre. Je vous souhaite la bienvenue, mademoiselle, dans notre charmant petit immeuble.

À bientôt de vous lire,

Hectorine

Paris, ce dimanche pluvieux du 24 avril

Vous avez probablement cru avoir affaire à une vieille folle. C'est certainement la raison pour laquelle je n'ai encore rien reçu de vous. Je vous sais occupée à mettre de l'ordre dans votre nouvelle vie, mais quelques lignes pour vous présenter à votre tour auraient été lues avec attention et intérêt. J'aurais été moins impatiente s'il avait fallu compter le temps d'acheminement du courrier, si long parfois. Mais pour ce qui nous concerne, une volée de marches nous sépare. Un étage. J'ai regardé à deux reprises sur et sous mon paillason, rien. Rien non plus dans la boîte aux lettres. Vous seriez-vous trompée d'étage ?

Vous en ai-je trop dit ? Pas assez ? Les informations que je vous ai livrées sur l'ancienne occupante de votre appartement vous auront-elles heurtée ? Il faut dire que ce temps gris et pluvieux n'arrange rien à l'affaire. Je ne voudrais pas vous tordre l'âme ou vous faire crouler sous le poids de la culpabilité, mais je peux vous assurer qu'une réponse de votre

part saurait chasser ces lourds nuages qui s'accu-
mulent et n'en finissent pas d'obscurcir mon ciel.

À vous lire avec impatience,

Hectorine

Paris, ce samedi 30 avril, tôt le matin

Une nuit blanche vaut deux jours noirs, le saviez-vous ?

Entre les douleurs qui ont assailli ma pauvre carcasse, intensifiées par le vacarme qu'occasionnaient votre pendaison de crémaillère et vos rires, vos échanges bruyants, vos pieds tapant fortement sur le parquet, votre musique, votre étrange musique tonitruante. Sans compter le brouhaha qui s'échappait de votre fenêtre ouverte et résonnait dans la cour. Je ne parlerai pas du bruit des meubles et des chaises, entre autres, que vous traîniez d'une pièce à l'autre. Résultat, je n'ai pas dormi. Allongée dans l'obscurité de ma chambre, j'avais beau vouloir de toutes mes forces faire abstraction de ce vacarme, il m'a été impossible de sombrer complètement. J'étais dans un entre-deux, projetée au cœur de songes plutôt curieux ; je me suis par exemple retrouvée au beau milieu d'une corrida... Vous riez ? Vous avez raison. La scène était des plus niaises, j'étais dans une arène, sur le dos d'un énorme taureau, on nous

lançait des gerbes de fleurs, et la foule criait, nous acclamait et moi, pétrifiée, je faisais de mon mieux pour ne pas chanceler. Puis l'arène s'est transformée en chaises musicales disposées en cercle autour desquelles nous tournions, tournions, vous, vos amis et moi. J'avoue avoir du mal à décoder le message que mon subconscient a souhaité me faire parvenir. Il serait certainement intéressant de trouver une interprétation à ce rêve, mais nous n'en sommes pas encore, vous et moi, à ce degré d'intimité. Les chaises musicales, je n'y ai pas joué depuis si longtemps... Tout au plus peut-on déduire de ce songe que lorsque le sommeil se trouve perturbé par des sons extérieurs, l'inconscient s'en saisit et s'en inspire pour nous raconter de drôles d'histoires. Je vous dois cette délicieuse réminiscence. Les chaises musicales, une de mes madeleines. Croyez-moi, je ne vous reproche rien, vous avez agi convenablement. Votre petit mot dans le hall de l'immeuble était on ne peut plus explicite. En fait, je ne m'attendais pas à cela. Le souci, c'est que je n'ai pas d'endroit où me réfugier pour éviter de subir un tel désordre. Je ne prends pas de somnifères, d'ailleurs je ne prends aucun médicament, jamais, c'est vous dire ! Il y a bien ces bouchons anti-bruit, plus communément appelés boules Quies, mais ne comptez pas sur moi pour que je m'enfile ces trucs dans les oreilles : je sais que la chose à coup sûr me provoquerait de terribles angoisses. À vrai dire, je n'ai pas de solution et je sais qu'elle ne peut venir de moi. Toujours est-il que c'est une première, jamais il n'y a eu ce type de soirée dans notre immeuble. Encore une fois, ne vous méprenez pas, je ne vous

blâme pas. N'allez surtout pas imaginer que je fasse partie de ces vieux aigris qui n'aiment pas la jeunesse et qui ont oublié qu'eux aussi un jour ont été jeunes. Nous nous amusons différemment, avec des jeux et des musiques de notre époque. Une époque révolue, certes. Cela ne m'autorise donc pas à juger vos jeux et vos musiques. Non, mademoiselle, je ne me le permettrais pas. Je ne me fais pas non plus la porte-parole de tous les antiques de l'immeuble. Aucun d'eux ne s'est plaint, pour ce que j'en sais. Vous ignorez sans doute que le lieu dans lequel vous vivez depuis peu est majoritairement occupé par des vieillards. Vous me trouverez cynique. C'est plutôt que je ne suis pas dupe. Je connais trop bien les bruits qui courent sur nous. Il faut voir comme on nous parle, et encore, si tant est qu'on veuille bien s'adresser à nous. Comme on nous traite ! De quelle manière on nous considère ! Plus exactement, comme on nous dénigre ! Nous les vieux, les inutiles, les ruines, les vains, les finis, les usés, les démodés, les poussiéreux, les oisifs et pleure-misère. Nous, pleure-misère ? Pour la majorité d'entre nous, nous avons tout juste de quoi subsister en attendant notre fin prochaine. Nous les périmés, nous agrippant, pitoyables que nous sommes, à nos idées réactionnaires. Nous les vioques, les croulants décrépits, les fossiles délabrés, les usagés obsolètes. À vos yeux nous sommes pénibles et encombrants, râleurs, radoteurs, menteurs, orgueilleux, hâbleurs, nous octroyant des médailles, pleurnicheurs inconsolables, plaintifs, suintants et dégoulinants, semeurs sans complexe de puanteurs nauséabondes annonciatrices de mort imminente. Car, comble de tout,

nous avons l'outrecuidance de vous jeter en pleine figure et de vous rabâcher, en espérant bien vous le mettre dans la tête, qu'un jour, vous aussi les jeunes, vous aussi vous serez vieux, ridés, malades, accablés, seuls, abandonnés et malheureux. Que vous aussi, vous y passerez !

Il faut avoir vécu pour se rendre compte que la vie et son éphémère beauté ne sont que ce qu'elles représentent dans l'immédiateté de notre conscience. Si tant est qu'elle soit éveillée, notre conscience. Que la vie n'est en somme qu'un instant jubilatoire et fragile, saisissable juste le temps d'un claquement de doigts, rien de réellement perceptible. Comme le sable qui coule entre les doigts, comme il s'écoule dans le sablier au rythme du temps qui file, hémophile, sans que rien ni personne n'y puisse rien. Nous nous vidons tous de ce temps qui nous est imparti. Eh oui, une belle supercherie ! qui maintient dans l'illusion que l'incessant mouvement du balancier ne cessera jamais jusqu'au jour où, sans crier gare, il s'immobilisera à jamais. Alors nous disparaîtrons, car tout doit disparaître. Même les souvenirs s'éteignent, comme les étoiles. C'est le noir absolu qui nous attend. La FIN. Vous le vérifierez par vous-même en fréquentant les miroirs. Peu à peu, ils vous renverront cette insupportable transformation de votre reflet, oui le vôtre, sans se soucier de la violence avec laquelle vous recevrez l'indicible. Alors vous comprendrez que la vie vous aura menti. Menti parce qu'elle ne vous aura pas laissé le temps de mesurer ce qu'est la beauté, de goûter pleinement la splendeur des choses, qu'elle aura passé son

temps à vous reprendre aussitôt ce qu'elle vous aura donné. Vous offrira-t-elle, la vie, la possibilité de découvrir la saveur subtile de l'éphémère ? Cette saveur, c'est tout ce qu'il nous reste, à nous les vieux. Elle seule nous dispose à congédier la peur au ventre qui nous tenaille. Peur d'être rejetés, peur de votre arrogance et de votre mépris, peur de la mort qui veille, là, tout près... Non, je puis vous le promettre, je n'ai rien contre vous les jeunes. Rien, je vous l'assure. Par exemple, cela ne me viendrait pas à l'esprit de railler le charabia incompréhensible avec lequel vous vous exprimez. Et s'il m'arrive de me moquer, c'est toujours avec tendresse.

Sachez en tous les cas que votre arrivée nous a fait l'effet d'un raz-de-marée, d'un séisme de grande amplitude et sans précédent. Étrange mélange de crainte et de joie. À présent, je vais faire ce que j'aurais dû faire dès le début, soit une présentation rapide de vos nouveaux *vieux* voisins : au-dessus de chez vous, le vieil André. Il est sourd comme un pot, je ne pense pas qu'il ait passé la même nuit que moi. Un homme tout à fait charmant. Sur le palier d'en face, mademoiselle Ana. Une vieille Anglaise, insomniaque et noctambule. Elle parcourt les quais de la Seine la nuit, rentre à l'aube et dort le jour, comme les vampires. Vous la reconnaîtrez, elle a le teint blafard et est toujours vêtue de façon très dépareillée, bref, elle s'accoutre comme une Anglaise. Votre fête ne l'aura aucunement gênée. En face de chez vous, Adolphe. Le vieux beau de l'immeuble. Toujours tiré à quatre épingles, comme on dit. Je l'appelle

monsieur Perruques, il en change chaque semaine, les coupes diffèrent, les teintes aussi. Ce cœur solitaire souffre de ne pouvoir tenir une donzelle à son bras. Je ne voudrais pas être fataliste, mais il a de moins en moins de chances d'en trouver une, de donzelle, vu son âge. Au-dessous de chez vous, moi, Hectorine, doyenne de l'immeuble. En face : personne, les propriétaires ont un différend de famille, ils ne parviennent pas à se mettre d'accord sur la vente de cet appartement qui se dégrade chaque jour davantage. De sorte qu'il reste inoccupé. Au-dessous de chez moi, les Viaux. Ils sont absents actuellement, une chance pour vous, ce ne sont pas des tendres ni des amateurs de jeunesse, eux. Je les trouve un poil conservateurs et rétrogrades. Notez que ce trait de caractère est relativement paradoxal, étant donné que ces gens-là voyagent beaucoup. Ne vous méprenez pas, ils séjournent régulièrement à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, où ils possèdent une maison, et ce depuis des lustres. En face, Liliane, leur bonne à tout faire, elle les accompagne partout. Elle voyage à l'œil ! Et le paye en se pliant à leurs quatre volontés sept jours sur sept, trois cent soixante-cinq jours par an. Une vocation, répète-t-elle. Ils ne reviennent à Paris qu'en octobre, restent trois mois, puis fin janvier, ils remettent ça. Grand bien leur fasse. Voilà pour les présentations. Vous auriez peut-être préféré que je commence par là ? Je comptais bien le faire au fil de nos correspondances. Mais l'idée était de m'y prendre autrement, en vous racontant nos petits travers, nos manies, les habitudes des uns et des autres.

Je ne désespère pas de vous lire, ce sera l'occasion de vous en dire plus. Je vais tâcher de me reposer à présent que vos amis ont libéré les lieux. J'avais pensé passer l'aspirateur et faire un peu de ménage, mais j'imagine qu'à l'heure qu'il est vous dormez. Cela peut attendre lundi, ou un autre jour, qu'importe.

Sincèrement,

Hectorine

Paris, ce mardi 3 mai matin

Je regrette tellement mon dernier courrier. Je me suis emportée, fatigue et nuit blanche m'auront tourné l'esprit. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser. J'espère que vous saurez être indulgente et passer l'éponge sur la noirceur de mes propos. Vous avez dû me prendre pour une folle ! Car je suis sûre que vous n'avez rien contre nous, les vieux... Je vous souhaite une journée particulièrement belle.

J'espère toujours vous lire.

Hectorine

Dimanche 8 mai

Madame,

Tout d'abord, je tiens sincèrement à vous présenter mes excuses pour la gêne occasionnée lors de ma petite fête. Je croyais que prévenir tout le monde suffisait.

Ensuite, je me permets d'apporter une petite précision au sujet de la vieille femme qui occupait cet appartement avant moi.

En fait, il s'agissait de mon arrière-grand-mère maternelle.

Je suis à présent la propriétaire de cet appartement, que j'ai fait rénover et que j'ai décidé d'habiter plutôt que de le vendre.

Je ne savais pas que la majorité des gens vivant dans cet immeuble était d'un âge certain. J'en prends bonne note.

Je vous souhaite une bonne journée.

Sarah